



■ Agriculture bio Paysans bio cherchent marché

La petite «Shamba» d'Elijah Koinanges pourrait presque servir de ferme modèle pour une école d'agriculture bio. Les champs de ce domaine agricole d'environ 9000 m² sont entrecoupés de haies de plantes vivaces (Tithonia). Le jaune éclatant de leurs fleurs illumine le paysage doucement vallonné des environs de la capitale

kenyane Nairobi. A côté d'un petit champ de maïs et de soja, Elijah cultive des plate-bandes d'épinards, de poireaux, de poivrons, de pommes de terre et de Sukuma wiki, une espèce de chou local. Les légumes sont plantés de manière entremêlée comme Elijah l'a appris dans un manuel d'agriculture bio et observé chez un voisin.

Elijah pratique avec succès l'agriculture biologique. « Celle-ci signifie plus de travail, mais aussi plus de légumes et plus de santé » résume Elijah à la suite de ses expériences. Une seule chose le préoccupe : les légumes bio arrivent sur les mêmes marchés que les légumes conventionnels, et sont vendus aux même prix.

Les petits paysans sont conscients de la valeur supérieure des produits bio, comme l'a montré une enquête du journal The Organic Farmer financé

par BioVision et réalisée auprès de 500 petits paysans. Mais la conscience de la valeur d'une nourriture saine (donc plus chère) n'est que très peu développée dans la population kenyane et se concentre en première ligne dans la capitale Nairobi, en particulier autour de la petite communauté des étrangers à peau blanche. Le Kenya Organic Agriculture Network fondé au printemps 2004 avec enthousiasme n'a pas encore vraiment décollé et la politique agricole officielle exclut largement ce type d'agriculture.

L'obstacle de la certification

Mais le marché grandit. Sue Kahumbu, agricultrice bio et conseillère aux paysans pour le journal The Organic Farmer propose déjà aujourd'hui ses produits sur des étals séparés dans la

Suite en page 2



Editorial



Nature et développement. Ces deux termes sont au cœur de BioVision. Nos projets en Afrique de l'Est visent à les mettre au diapason des gens qui vivent là. En effet, si l'un des deux prend le dessus, c'est le tout qui peut basculer. Quand les humains luttent pour de la nourriture déboisent des forêts et surexploitent des sols fragiles, ils ne détruisent pas seulement une nature intacte mais aussi leurs propres bases d'existence. Une grande partie des Africains dépend très directement de l'exploitation des ressources naturelles, aujourd'hui comme demain. C'est pourquoi l'utilisation durable des ressources est l'objectif final. Mais ce qui semble simple est en réalité souvent difficile à réaliser. Dans cette Lettre d'info nous parlons de projets BioVision qui prouvent que nature et développement peuvent faire bon ménage. Kakamega : à la lisière de la dernière forêt pluviale du Kenya, des hommes cultivent des plantes médicinales et gagnent ainsi de quoi vivre. Agriculture bio : notre journal paysan montre à des agriculteurs kenyans comment produire avec des méthodes naturelles. Voilà des pas concrets pour favoriser une exploitation prévoyante des ressources existantes. Contrairement au Nord, où la durabilité peut paraître un concept abstrait, au Sud la préservation des bases naturelles de la vie est une question quotidienne... de survie !

Hans Rudolf Herren
Président de la Fondation BioVision

Suite de la page 1

chaîne de magasins Nakumatt et ses ventes se sont comportées de manière inégale. Le problème est dans la certification. Les consommateurs veulent pouvoir être sûrs que les légumes achetés ont bel et bien été produits sans traitements chimiques. Selon l'expérience de Sue Kahumbu, ils sont ensuite d'accord de payer plus. Mais la certification par des experts reconnus coûte cher : environ 1400 francs pour la première année, 950 francs les années suivantes. Beaucoup trop pour la majorité des petits paysans. Cependant, des groupes ruraux peuvent s'enregistrer comme agriculteurs bio pour autant qu'ils disposent d'un système de contrôle interne strict avec une comptabilité transparente. Les coûts deviennent ainsi abordables pour les paysans – environ le prix de 4Kg de sucre par mois.



Action anniversaire

Avec le soutien de BioVision, le journal The Organic Farmer (TOF) a imaginé une action spéciale pour sa première année d'existence : payer une partie des frais de certification à dix groupes de paysans, pour autant qu'ils remplissent certaines conditions. En plus, après d'âpres négociations, des grossistes ont été convaincus et achètent les produits de ces groupes - à un prix plus élevé évidemment – et ce déjà dans la phase de certification.

Le nombre élevé de candidatures met la rédaction du TOF et les spécialistes en agriculture devant une tâche difficile : faire le bon choix des bénéficiaires. Il montre aussi l'intérêt croissant des petits paysans pour les méthodes naturelles. En effet, plusieurs groupes écrivent que s'ils ne bénéficient pas de cette action, ils racle- ront les fonds de tiroirs eux-mêmes pour réunir l'argent de la certification, nous demandant uniquement de les soutenir dans leur accès aux marchés. C'est ainsi que plusieurs signes montrent que cette action anniversaire remplit ses objectifs : elle permet à une centaine de familles d'augmenter leurs revenus tout en favorisant à long terme une agriculture proche de la nature et donc durable.

Elijab Koimanges, agriculteur bio : «Organic farming signifie plus de travail mais aussi plus de légumes, plus beaux et plus sains.»



■ Un jour avec **Rahab Thairu, Kenya**

« Ma journée commence à 5 heures. D'abord je réchauffe de l'eau pour traire les quatre vaches. Je laisse la traite et la plupart des travaux physiques à un employé car mes forces diminuent. Nous apportons le lait à un point de collecte à 500 mètres d'ici. Après le petit déjeuner (haricots et maïs cuit), on commence le travail dans le jardin potager. Ou bien alors je me lance dans la bagarre contre les parasites des légumes à l'aide de feuilles et de fruits d'herbes amères qu'utilise mon peuple – les Kikuyu – depuis très longtemps. Je mélange une préparation de plantes finement hachées avec de l'eau et du sirop de canne à sucre et laisse reposer le tout dans un récipient fermé pendant une semaine. Après sept jours, je brasse ce jus et le laisse reposer encore une semaine. Je le filtre ensuite pour enlever les feuilles et le mets dans une cruche. Ce produit est très efficace contre les vers, la pourriture brune et les acariens.

Je me souviens encore d'un matin en 1979 quand je combattais des parasites sur mes patates avec des produits chimiques liquides et que tout d'un coup je me suis senti étouffer. A l'époque, l'emploi de produit chimique était considéré comme un progrès. On ne savait rien des effets secondaires. A cause de mes douleurs pulmonaires j'ai arrêté de gicler et commencé à faire des expériences avec des produits traditionnels. A l'époque j'avais aucune idée de l'agriculture biologique. Les problèmes respiratoires ont disparu, les parasites des patates aussi !

Aujourd'hui j'ai 65 ans. Mes enfants sont partis et je vis avec mon mari à Kiahuria. Le village se trouve à environ 30 minutes de bus du centre de Nairobi, dans une région fertile. Depuis notre mariage, je m'occupe d'une shamba. C'est un petit jardin potager comme l'a presque tout le monde par ici à la campagne, pour l'auto approvisionnement en légume. Depuis ma retraite (j'étais institutrice) j'ai agrandi mon shamba et je suis devenue agricultrice bio. Sur 6000 m², je cultive des choux, des tomates, des patates, des épinards, du maïs, des haricots et les légumes traditionnels Sukuma wiki et Terere. J'ai aussi quelques bananiers et manguiers mais ma plus grande fierté, ce sont mes 100 avocats.

Le lundi et le jeudi, je suis au marché. Ma qualité bio n'attire que peu de clients. La plupart ne voient que le prix. Même si j'ai investi plus de travail, je dois proposer ma marchandise aux même prix que les autres sinon je ne vends rien. Il y a encore beaucoup de travail d'information à faire auprès des clients. Des fois, il arrive que quelqu'un attrape des brûlures d'estomac après avoir mangé des légumes traités avec des produits chimiques. Ils continuent quand même d'acheter sur ces stands. Si mes légumes étaient certifiés, je pourrai les vendre plus chers aux supermarchés ou aux restaurants.

Quand la nuit tombe (au Kenya c'est vers sept heures du soir), ma journée se termine. Après le repas, nous pouvons nous laisser aller et bien vite mes yeux se ferment tout seuls. La prochaine journée commencera bientôt. »

Propos recueillis par Anja Bengelstorff



« Je me bats contre les parasites des légumes avec des feuilles et des fruits d'herbes amères. »



■ Stop malaria **2 projets pilotes de BioVision au Kenya**

L'Institut international de recherche sur les insectes (ICIPE) s'attaque en collaboration avec des groupes locaux aux racines du problème de la malaria sur le haut plateau de Nyabondo et sur la côte à Malindi. Les moustiques vecteurs de la maladie sont combattus avec des méthodes préservant l'environnement. Dans un premier temps, on informe la population des dangers que représentent les nombreuses eaux stagnantes. Par un travail en commun on assèche les lieux de ponte des moustiques ou on les traite avec une bactérie inoffensive pour l'environnement, la BTI (*Bacillus thuringiensis israelensis*) qui élimine les larves de manière ciblée. Une autre mesure importante a déjà été prise, la distribution de 13'000 moustiquaires imprégnées. BioVision mène ces projets pilotes en collaboration avec l'ICIPE et avec un co-financement de la DDC. Les premiers résultats sont prometteurs. Cependant, David Omond-O'koch, de l'équipe à Nyabondo, perçoit encore de grands besoins dans le domaine de l'information: « Il y a encore des gens qui ne savent pas exactement d'où vient la malaria et que le bon emploi de moustiquaires peut décider de la vie ou de la mort, surtout chez les enfants. » C'est pourquoi ce collaborateur de l'ICIPE prévoit prochainement une grande campagne d'information dans les écoles.

Projets BioVision 5205-02/5205-03

■ Simone Niggli, ambassadrice de BioVision **Je souhaite un monde en paix et sans faim**

Simone Niggli est actuellement la meilleure coureuse d'orientation mondiale (dix fois championne du monde) et a déjà été élue deux fois sportive suisse de l'année. La championne est devenue la première ambassadrice de BioVision. Peter Lüthi a demandé à la sportive d'élite ce qu'elle pense de sa nouvelle fonction.

Madame Niggli, qu'est ce qui vous a poussé à devenir ambassadrice de BioVision ?

Je reçois actuellement beaucoup de demandes d'organisations que j'examine d'un œil critique. C'est très important pour moi de pouvoir être à fond dans ce que je soutiens. Je dois savoir exactement de quoi il s'agit. Et je ne veux engager mon nom que pour une organisation qui fait quelque chose de concret. C'est le cas pour BioVision et ce poste d'ambassadrice. J'ai été informée objectivement et je suis impressionnée par tout ce qui est en cours. J'ai une très bonne impression de BioVision.

Qu'est ce que vous appréciez le plus chez BioVision?

Je suis convaincue par le concept des projets : les gens sont formés sur place pour pouvoir s'aider eux-mêmes. On construit ainsi quelque chose de durable. Les participants sont intégrés aux projets, ils y réfléchissent et peuvent employer les choses apprises de manière autonome. Un bon exemple en est le journal paysan The Organic Farmer. Ce projet est très concret et montre aux paysans ce qu'ils peuvent faire eux-mêmes.

Une deuxième raison pour mon choix est ma formation de biologiste. J'ai terminé mes études par un travail sur la Casside tachée de Rouille (*Cassida Rubiginosa*). Le but de l'étude était d'employer le coléoptère dans la lutte contre une espèce de chardon. Voilà un lien évident avec le travail de BioVision. En plus la nature et sa préservation sont très importants pour moi et ce sont des thèmes centraux aussi pour BioVision.



Vous êtes déjà allée en Afrique ?

Non, je n'ai pas encore vu l'Afrique de mes propres yeux. Mais j'admire les personnes qui luttent là-bas pour leur survie. Je pense par exemple aux femmes qui portent chaque jour de l'eau pendant des heures. Ou à l'attachement des gens pour leur terre qu'ils conservent malgré tous les grands problèmes qu'ils rencontrent. C'est important pour moi de recueillir des impressions authentiques et de pouvoir m'informer sur place sur les projets de BioVision. Donc je prévois de faire un voyage en Afrique de l'Est l'année prochaine.

Vous avez énormément de succès comme sportive d'élite. Qu'est ce qui vous fascine dans votre discipline?

Celui qui veut avoir du succès en course d'orientation doit avoir des jambes rapides et des idées claires. Je dois pouvoir déterminer à quelle vitesse maximale je peux encore réfléchir efficacement et rester flexible mentalement. J'ai aussi besoin de la capacité particulière de pouvoir me représenter la carte comme un paysage en trois dimensions dans lequel je peux voir à tout moment le chemin le plus rapide d'un point à un autre. Et naturellement, je dois pouvoir transcrire tout ça sur le terrain, trouver le chemin et le parcourir le plus rapidement possible.

Ces capacités, est-ce qu'elles vous aident aussi dans la vie privée ?

Oui. La capacité de planifier et d'organiser m'aide beaucoup. Je peux travailler efficacement et de manière résoluë, ce qui m'a permis de pratiquer le sport de haut niveau et de mener en même temps mes études en biologie avec succès.

Comment concilier le sport de haut niveau et la nature ?

La course d'orientation est un sport qui se pratique dans la nature. C'est pourquoi je suis toujours en relation étroite avec elle, je la perçois avec intensité. Au printemps je trouve beau et fascinant de voir comme tout bourgeonne et comment la vie s'épanouit. Je suis reconnaissante de pouvoir utiliser cet espace vital.

Simone Niggli – comme ambassadrice de BioVision – s'engage pour les idées de Hans Rudolf Herren et de la Fondation BioVision.





Que signifie la nature pour vous ?

La nature est la base de la vie. Elle peut exister sans nous les humains, mais nous ne pouvons exister sans elle. Voilà pourquoi c'est tellement important de vivre avec la nature et de la respecter. Nous autres humains devons aussi penser aux générations futures et utiliser la nature avec parcimonie, de manière durable, afin qu'elle puisse se régénérer. Comme biologiste je ne m'intéresse pas qu'aux petites cellules ou à quelques plantes, mais à toutes les relations entre le sol, les différentes formes de vie et les communautés humaines.

Quel serait votre plus grand souhait ?

La paix pour le monde et un monde sans faim. Je souhaite qu'on donne de manière durable un peu de notre surplus aux gens qui ont trop peu.

Que souhaitez-vous réaliser comme ambassadrice pour BioVision ?

J'espère pouvoir, grâce à ma notoriété et à ma popularité, attirer l'attention sur BioVision et sa méthode qui aide les Africains à s'aider eux-mêmes. Je souhaite aussi réveiller la conscience de la valeur unique de la nature et de son utilisation respectueuse, réfléchie et durable.

■ Créer du revenu – Conserver la forêt Un baume tiré de la forêt tropicale

La forêt menacée de Kakamega (Kenya) est un lieu de retraite important pour les animaux et les plantes menacés. Il abrite par exemple plus de 350 sortes d'oiseaux ainsi que des plantes médicinales à peine étudiées. Avec le projet 'Kakamega, protection de la forêt et de la biodiversité par de nouvelles sources de revenu, on tente de faire contrepoids à la pression démographique et à la surexploitation. BioVision a entre autres financé une distillerie pour produire des remèdes à partir de plantes médicinales comme *l'Ocimum kilimandscharicum* et le *Mondia whytei*. *L'Ocimum* est par exemple un remède traditionnel contre la grippe, la toux, les douleurs oculaires, la diarrhée, les maux de l'abdomen, la rubéole. Il est aussi employé dans la lutte contre les moustiques. Dans le cadre de ce projet, la plante est cultivée à l'extérieur de la forêt et transformée par une coopérative paysanne. A partir d'extraits de feuilles d'*Ocimum* on produit des baumes et des crèmes soignantes commercialisées sous le label Naturub. Ces produits sont déjà vendus dans plusieurs magasins ou chaînes de supermarchés au Kenya.

Ce concept à succès doit aussi être appliqué dans les forêts des *Eastern Arc Mountains* du Kenya et de la Tanzanie. C'est ainsi que l'on détermine actuellement avec la population locale quelles plantes médicinales se prêtent le mieux à une culture commerciale dans des plantations.

Projet BioVision 5208-02





■ La commune d'Elgg (ZH) **Solidarité au quotidien**

Voilà vingt ans que la commune d'Elgg (ZH) soutient des projets dans le tiers monde par un pourcent fiscal, soit Fr. 40'000.- par année. Cet engagement remonte à une initiative privée lors d'une assemblée communale. Par deux fois la situation financière tendue a suscité des attaques contre le pourcent fiscal de solidarité. Sans succès. Le Conseil communal a tenu bon. L'association Elgg-Tiers monde choisit chaque année les projets qui seront présentés au Conseil municipal. En 2004, c'est un projet de BioVision à Mwea (Kenya) qui a été retenu. « Pour nous, il est important de penser aux gens qui vont bien plus mal que nous. Nous voulons maintenir cette conscience dans notre commune », affirme le vice-président Felix Schröter. L'association a organisé à Elgg un stand sur le marché aux pommes d'octobre dernier et quatre magasins spécialisés prélevaient, sur un produit de leur choix, un supplément d'un franc pour soutenir le projet *journal paysan* de BioVision. La boulangerie Schenk participait avec un pain aux Macadamias, la fromagerie Chäslädeli avec des fromages Tomy, le fleuriste Creafloer avec un bouquet de thé et la droguerie Keller avec une tisane tonifiante. « Je trouve ça très bien », nous dit Elisabeth Hardegger de Creafloer, qui se réjouit de cette collaboration pour une bonne cause.

■ Prix zurichois des journalistes 2006

Peter Baumgartner récompensé pour son œuvre

Le 18 mai, Peter Baumgartner (à droite) a reçu le Prix zurichois des journalistes récompensant sa carrière au Tages Anzeiger. Comme correspondant en Afrique, il a su faire vivre l'âme du continent aux lecteurs suisses, a rappelé l'éloge prononcé lors de la remise du prix. Arrivé à la retraite, il a initié le projet de journal paysan *The Organic Farmer* de BioVision et rédige également des articles pour la Lettre d'info de BioVision (voir pages 1-2 de ce numéro). BioVision félicite ce journaliste engagé et s'estime heureux de pouvoir compter sur sa collaboration compétente et sa connaissance de l'Afrique.

■ Bonnes nouvelles du côté des finances

Merci de tout cœur aux donatrices et donateurs!

Le rapport de l'exercice 2005 est là. Grâce à une hausse de 17% des dons par rapport à 2004, et aussi à une diminution des coûts administratifs (moins de 8% des dépenses totales), la part consacrée aux projets a pu être augmentée de manière significative. Ce sont en tout 1,9 millions de francs qui ont été investis dans les projets l'an dernier. BioVision remercie chaleureusement toutes les donatrices et tous les donateurs pour leur soutien et leur confiance !

Le rapport de l'exercice et les comptes annuels avec rapport de révision détaillé peuvent être consultés sur www.biovision.ch ou commandé sur papier auprès du secrétariat de BioVision (044 341 97 18). Le moyen le plus économique est la commande par info@biovision.ch

Impressum Lettre d'info 11 / juin 06

Rédaction, production, texte: Peter Lüthi, Peter Baumgartner

Traduction: Frédéric Russbach, Daniel Wermus

Photos ©: Peter Lüthi, Peter Baumgartner, Claudia Friedl, Jürg Weber

Maquette: Fortunat Anhorn, Malans/GR

Impression: Ziegler Druck- und Verlags-AG, Winterthur

Papier: Recycling, 100% de vieux papier, Cyclus Print

De l'espoir pour l'Afrique



BIOVISION
Av. de Cour 1, CH-1007 Lausanne

tél. 021 612 00 80
info@biovision.ch
www.biovision.ch

Merci pour vos dons sur le ccp 87-193093-4

